

André Pézard

Dante, *Œuvres complètes*, trad. et commentaires par André Pézard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. XI-XLV.

AVERTISSEMENT

[Extraits]

POUR FAIRE CONNAISSANCE avec Dante, savoir ce que fut sa vie et son œuvre, comprendre son action, pénétrer son esprit et son cœur, il ne s'agit pas de lire une INTRODUCTION, qui devrait être à elle seule tout un volume : encore conviendrait-il, pour une digne présentation, que l'interprète eût en partage sinon le génie de l'Alighieri, au moins sa passion d'unité, un peu de cette passion monumentale qui toute heure le presse. Non, le mieux qu'on puisse faire, à quoi un vieux lecteur de Dante puisse convier ses cadets, c'est de lire l'œuvre page par page, dans l'ordre, comme chacun vit sa propre vie; de lire jusqu'au bout sans rien sauter, même s'il arrive qu'on se lasse. Et telle est la justification du présent livre, gros comme il est : un monde qu'on peut tenir dans la main.

Pour le septième centenaire de Dante, voici la première entreprise de dresser au jour la masse entière de ses écrits, mise en français par la même plume; et pas une nation, depuis le XIV^e siècle, n'en pourrait faire voir autant. Si les fruits de cet art mineur qu'est la traduction s'évaluaient comme ceux d'une production agricole ou industrielle, un chroniqueur pourrait s'emparer de la nouvelle et la baptiser « nouveau record ». Mais le fait en soi n'a aucune importance historique, ni même sociale ou civique. Peu importe aussi la résistance physique et peut-être morale qu'exige une tâche pareille. Le seul gain certain dont soit payée cette gageure d'un traducteur unique pour toute une œuvre, c'est le moyen offert ainsi à l'ouvrier, moyen que n'offre nulle collaboration, si intelligente et soit-elle : d'embrasser avec Dante toutes les connaissances et activités humaines, ou du moins ce qu'un homme d'exception comme lui en peut refléter; de retrouver ainsi dans la monade de son esprit les cheminements profonds qui relient ses idées les plus hétérogènes; de rassembler ce qui est dans le traité politique et ce qui se devine dans le sonnet amoureux, si distants l'un de l'autre par les ans, par la forme et l'âme, et qui pourtant usent de termes homologues; de faire fond sur l'astronomie en même temps que sur la grammaire, d'expliquer les choses philosophiques ou morales par de solides allusions aux arts manuels ou aux fonctions organiques, de retrouver le rêve du théologien sous la physique ou la géographie, l'*Enfer* biblique dans la *Questio de aqua et terra*, l'histoire éternelle des divisions humaines dans le traité *De l'Éloquence vulgaire*.

Dante est un homme qui ne peut pas penser à une chose sans penser en même temps à une autre ou plusieurs autres, et s'aviser alors que c'est la même, pour les yeux de l'amour « qui meut le soleil et les étoiles ». Le traducteur unique est dans une position privilégiée par rapport à l'équipe de traducteurs, pour peu qu'il ait de la mémoire, et peut-

être le cœur inquiet, ou du moins un esprit assez présent, une conscience assez mécontente des autres et de soi-même pour chercher les rapports secrets qui dans une même tête, la tête merveilleuse de Dante, existent nécessairement entre deux pages éclairées d'un même feu.

C'est le seul point par où un homme fait comme les autres puisse se comparer à Dante. Il manque bien sûr à l'interprète français d'être un poète florentin; d'être le poète libre de saisir dans l'air, tout alentour, ce qui va être son bien, et de le façonner en la forme qui lui agrée. Tout ce que le traducteur peut espérer, c'est de donner des illusions très approximatives à celui qui le lira. Il n'est pas mieux armé que le jongleur dont les prestiges s'évanouissent s'il laisse aux badauds le temps de s'arrêter et de dépister le « truc ». Il lui faut, surtout en poésie, sans relâche entraîner l'attention vers de nouveaux objets, ne lui permettre aucune halte et la nourrir sans cesse presque au-delà de son appétit. Il rêve d'un langage qui file aussi droit que possible, sans accrocher le pas, élastique et ferme comme un beau sentier vert bien battu.

Pour donner ce sentiment, j'ai dû manœuvrer en douceur, *soavemente*, comme le « bon nautonier » du *Convivo*. La mise en français des textes de prose est la partie la plus simple de la tâche, à part les passages cérémonieux et ampoulés de plusieurs *Épîtres*. Les écueils se multiplient dès qu'il s'agit de vers : même lu en italien par des Italiens, Dante apparaît souvent tourmenté, et si volontaire, si soucieux de dire ce qu'il a en tête, qu'il laisse brusquement ses lecteurs en arrêt sur des broussailles infranchissables ou qu'on ne peut tout au moins feindre de ne pas voir puisqu'il faut les contourner au plus près. Je n'étais pas tenu à l'impossible; et si j'ai cherché à ne point accroître l'embaras de vers ou de tercets déjà bien embrouillés, il m'a fallu les garder tels quels en laissant dur ce que Dante voulait dur, et ambigu ce qu'il aimait ambigu. Mais quand cet impérieux magister veut bien être purement poétique, et c'est souvent, je me suis efforcé de n'être pas prosaïque ou surtout inharmonieux. C'est la grande loi. Cependant on se souviendra que Dante ne souhaitait pas toujours être entendu de tous (*Vita Nova* XIV 14, XIX 22) : il ne lui déplaisait nullement que certaines choses précieuses demeurassent cachées au vulgaire, et que les clercs eux-même eussent un peu de peine à entendre (*VN* XXV 10). Les belles choses demandent à être conquises, comme le royaume des cieux; chacun en prend ce dont il est digne. Et si les plus forts ou habiles restent parfois indécis devant la belle énigme, qu'ils ne se plaignent pas, puisqu'ils ne sont pas des dieux.

On peut même dire qu'une beauté particulière naît du miroitement, incertain pour nous, de cette pensée, du faux jour ou du halo de ces paroles. Peut-être Dante serait-il insoutenable aux regards si quelque ombre éparse dans le discours ne les reposait d'une clarté parfois trop fixe.

[...]

Je ne cache donc pas que l'archaïsme, envisagé comme un moyen, m'a souvent tenté par son utilité pratique, par les commodités qu'il offre. Mais faire de l'ancien français un outil adapté à des fins étrangères, c'est le traiter sans la piété qui est due à la langue maternelle, comme nous enseigne Dante. Bien avant le terme d'un travail qui a duré douze ans, et déjà au cours des lectures variées que j'ai faites de nos textes médiévaux pour me mettre dans leur bain, très vite « le plaisir et l'honnêteté » l'ont emporté sur l'utilité ou

l'intérêt personnel, comme dit encore Dante. Et le naturel, ou une nouvelle nature, a pris pour moi la place de l'artifice. Je n'ai plus considéré alors l'archaïsme comme un moyen. J'étais si loin de le prendre pour une fin, que j'y ai reconnu en vérité ce que Dante appelle, dans la *Vita Nova* et ailleurs, un « commencement » : quelque chose qui apparaît, et qui vous met dans un état neuf, heureux, à partir de quoi tout devient aisé et comme nécessaire. Le traducteur n'a plus l'impression de copier un texte, mais de retrouver en lui les choses. Dante est seul à créer, mais si puissant est son art, que l'interprète a l'illusion de créer lui aussi. C'est, en plus modeste, le miracle dépeint aux tout derniers vers du *poema sacro*.

Je voudrais qu'il en fût un peu de même pour mes lecteurs. Il leur faudra un petit effort pour accepter la discipline ou le défi que je leur propose : cet usage d'une langue qui n'est nullement sacrée, que personne ne parle et n'a jamais parlée sous cette forme; dont le tissu courant est le français moderne, mais un français dépouillé de tous ses vains modernismes; et en revanche enrichi de vieux joyaux retrouvés. Si ceux qui ouvriront ce livre veulent bien se laisser porter par le flot, sans chercher à tout comprendre du premier coup, mais à la façon du petit enfant qui apprend sa langue maternelle sans aucune règle ni raison donnée, je crois que par leurs propres moyens ils saisiront l'essentiel. Je souhaite d'abord qu'ils oublient l'artisan du XX^e siècle dont ils ont cherché l'aide; que chacun d'eux croie découvrir lui-même, comme s'il était le premier, un essai perdu de nos lettres naissantes, auquel on pardonne d'être un peu rude. Je leur assure en tout cas que, même sans notes ni glossaire, ils comprendront ce texte, fabriqué pour eux, plus aisément qu'un lecteur italien ne comprend le sien s'il lit la *Comédie* dans une édition non commentée. J'ai fait à leur place le sacrifice de choisir un sens, et un seul, qui me semble continu, rejetant maintes interprétations possibles, et j'en demande pardon au poète à qui sans doute, pour ne pas m'attarder, j'ai fait violence.

[...]

Je ne suis certes pas le premier à mettre Dante en vers français. Sans me flatter d'être poète, ce qui m'eût engagé à des hardiesses d'invention ou de parure condamnables, il m'a semblé que le parti de traduire les vers en vers aidait à cet effet instinctif plutôt qu'esthétique, que j'ai appelé « entraînement » : le rythme du vers ôte au lecteur le loisir de s'arrêter sur des expressions imparfaites qui sautent aux yeux, ou sur des intentions dissimulées qu'il voudrait percer : le souffle des poètes est le même, après tout, que celui des rhéteurs, en plus puissant et plus secret.

Mais je n'ai pas voulu de la rime : elle risque trop souvent d'introduire dans le texte original des thèmes ou des couleurs à quoi le poète ne songeait nullement; et elle aussi, à sa manière, arrête l'attention, montant par échos sur elle-même, accrochée en des points également saillants comme les degrés d'un interminable escalier : chaque marche, si léger qu'en soit l'effort, invite au repos. Littré, dans sa traduction rimée de l'*Enfer*, a parfois des réussites admirables, quand les deux langues se prêtaient aux mêmes sons; mais ailleurs il doit user de chevilles trop apparentes. Ne parlons pas des traducteurs en vers modernes.

[...]

Leçon suivie, traductions et travaux critiques. – Tables diverses, index, présentation. – Je n’ai agi qu’à ma tête, on le voit, et semble mécontent de ce qu’ont pu faire d’autres avant moi. Mais je pourrais dire aussi que je ne suis pas très content de mon travail; seulement je serais encore plus mécontent si, pris entre les difficultés inconciliables que j’ai dites, j’avais choisit le parti contraire.

Je n’ai pas tenté le recensement des nombreuses traductions qui ont précédé la mienne : je n’en cite aucune, et je n’ai voulu me servir d’aucune, même des plus illustres. Si j’en ai lu deux ou trois, dans ma jeunesse ou plus récemment entre les saisons de ma tâche, ce fut à petits coups et sans suite, un peu par hasard ou pour mon plaisir; et si les ai estimées, ce sont là tous nos rapports. Je me suis adressé, pour comprendre Dante et le transplanter, à Dante lui-même et aux grands Italiens qui l’ont illustré de gloses.

De la sorte, quand ces gloses me font hésiter entre deux sens ou davantage, je peux librement en choisir une pour son esprit, mais non pour sa tournure qui n’atteint pas le public de chez nous et que je dois refaçonner de ma plume; je peux préparer la forme française que n’a pas choisie La Mennais ou Littré, ou mon savant confrère L. ou mon cher et sage ami R. : sans savoir qu’ils ont vu dans le texte tout autre chose que moi; ils ne pourront s’en fâcher ou dire que j’ai la manie de la contradiction.

Inversement, si je fabrique mes vers ou ma prose tout seul, et si je trouve un mot heureux, une tournure adroite, mais qui à mon insu aurait été déjà le choix d’un autre, je peux dire que ce n’est pas de ma part un larcin : c’est une rencontre; il y en a d’inévitables, dès le premier vers de la *Comédie*. Qui sait d’ailleurs si, au contraire, dans le cas où je me rappellerais avec jalousie la belle ou habile formule de N. ou Z., trop frappante pour n’avoir pas déjà frappé des lecteurs sensibles, qui sait si je ne serais pas tenté de choisir plutôt, par scrupule, une traduction différente, plus nouvelle mais moins satisfaisante? C’est un risque fâcheux, dont je me suis débarrassé par avance. – Cette règle pourra sembler bien orgueilleuse... Non; elle est sans humilité, mais prudente et ferme.

[...]

Je crois avoir, plus qu’assez, mis les points sur les *i*.

La marée des notes, la pêche parmi les fiches anciennes, les recherches nouvelles à quoi m’a entraîné une sorte de fièvre, l’angoisse de la chose à dire, les scrupules de témoignage et de présentation – je n’avais pas prévu tout cela. Je partais pour une « traduction » et pour quelques idées dispersées à quoi je tenais, touchant la poésie de Dante. Et puis...

Mais c’est le moment de se rappeler le vieux dicton pédagogique : une traduction est un commencement d’explication. D’où il suit qu’elle-même n’est pas l’explication plénière; la traduction d’un poème surtout n’est qu’un commencement, dont la fin naturelle risque de ne jamais venir. Les traductions de tous autres livres sont destinées à remplacer le texte, pour ceux qui ignorent l’hébreu ou le grec, le chinois ou l’anglais. Mais un homme qui connaît tant soit peu l’œuvre de Dante ne voudrait point, ne peut vouloir, certes, se substituer à Dante. Il ne rêve que de lui amener, par une voie indirecte et lointaine, de nouveaux lecteurs dans sa langue même, des amis désireux de le connaître sous sa forme authentique. Un traducteur de Dante manque son vrai but s’il ne parvient pas à faire naître cette idée et cette volonté, s’il n’avoue et ne proclame pas ce but bien défini.

AVERTISSEMENT

Il est comme le peintre persan qui rapporte à son seigneur la miniature d'une princesse digne d'être épousée par amour – afin que le seigneur meure d'envie de la voir en chair et en os, et se mette en route lui-même.

Existe-t-il une peinture assez fidèle et assez belle à voir? Je ne connais qu'une traduction idéale et sûre de la *Comédie* et des plus belles *Rimes* : non pas celle que je décrivais aux premières pages de cet avertissement, mais celle que se font, dans leur propre tête, les lecteurs du texte original après l'avoir bien creusé, grâce aux notes et commentaires entassés par les générations. Il faut enfin refermer les éditions savantes, et clore les yeux : arriver à la traduction sans paroles françaises, presque sans paroles italiennes; écrite en « cette langue qui est une en tous » (*Par.* XIV 88), et ne se parle qu'« avec tout le cœur »; la langue de la mémoire, des prières muettes et de la contemplation.

Mon travail pourra servir, qui sait? De cette façon-là : en guise d'exercice préparatoire; de « commencement ».

Ce que j'ai voulu faire n'importe pas; ce n'est, ou ce n'est plus, qu'un rêve, et la réalité présente en est bien dissemblable. Cela désormais n'est plus à moi.

Ce que j'ai fait en réalité, chacun le verra bien de ses yeux et ne se fiera qu'à ses yeux : c'est raison. Il dira son avis et je n'aurai rien à redire.

Pourquoi, pour qui j'ai entrepris ce labeur, ou disons mieux : cette folie qu'on me proposait, comment à mi-chemin elle tomba et parut brisée le 13 octobre 1959, puis fut relevée, pesamment, petitement, à partir du jour des Trépassés – cela n'intéresse que moi, et deux ou trois personnes qui s'en souviennent de reste.

Adieu, lecteur. Tu attendais un livre d'exception. Tu sais à peu près maintenant, au moins par mes silences entre tant de contes alignés, le genre d'ouvrage qu'il ne fallait pas me demander.